

Les Belles images

I. Les Belles images. 1912-08-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

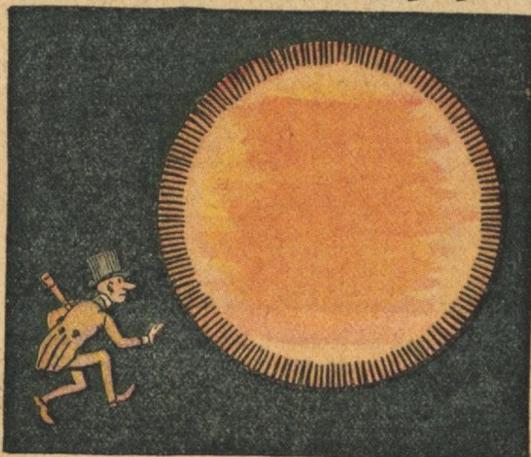
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE SAVANT DIPLODOCUS À TRAVERS LES SIÈCLES (1^{re} Suite), par G. RI



Diplodocus aperçoit la terre tout à fait au début de sa formation, un astre entièrement gazeux, incandescent, brillant comme le soleil : c'est le début de l'époque primitive. Le savant, comme vous le pensez, ouvre de grands yeux.



Puis cette incommensurable masse gazeuse diminue de volume peu à peu, en se refroidissant avec le temps, et passe à l'état liquide ; c'est une énorme masse en fusion. Diplodocus a excessivement chaud et regrette beaucoup de n'avoir pas ses lunettes noires.



Heureusement que cette masse incandescente, se refroidissant de plus en plus, est entourée bientôt de nuées, de vapeurs épaisses. Diplodocus trouve ce spectacle fort intéressant, mais cela ne lui fait pas oublier Mlle Sophie à laquelle il pense toujours.



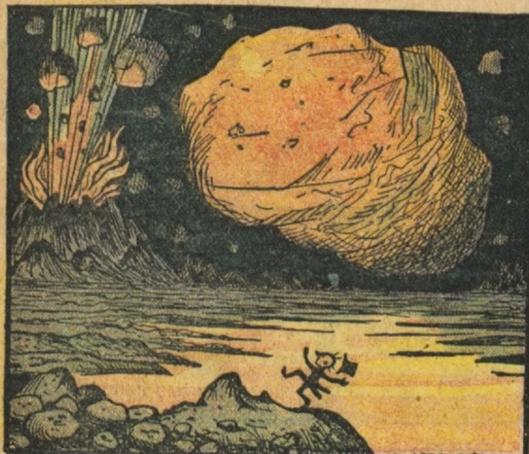
Ce globe en ignition commence à se solidifier légèrement par endroits, tandis que d'autres parties sont encore en fusion ou à l'état gazeux. A tout cela viennent se mêler les éclairs et le tonnerre, si bien qu'il s'opère entre toutes ces matières un combat terrible : c'est l'épouvantable chaos.



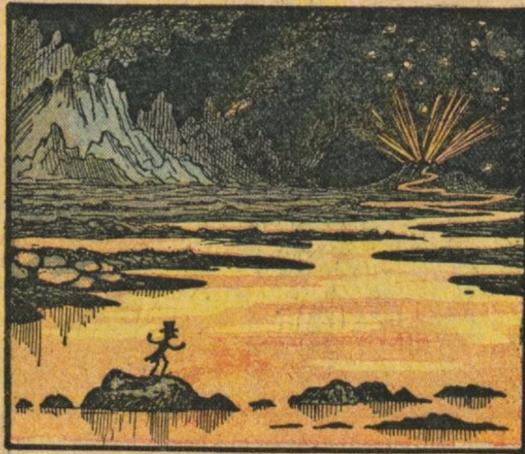
Il fallait un Diplodocus pour oser peindre ces sublimes horreurs, ces premières et mystérieuses convulsions du globe. Quelles planches remarquables pour son livre des origines du monde ! L'espace ni le temps n'existent pas pour Diplodocus. Ce qu'il vient de voir en quelques heures...



... a demandé des milliers de siècles. Enfin il voit, sur notre boule, se former une couche solide, encore très mince, tandis que l'intérieur est en feu. Et en maints endroits, l'écorce terrestre ne pouvant résister à la poussée des flammes, de nombreux volcans apparaissent...



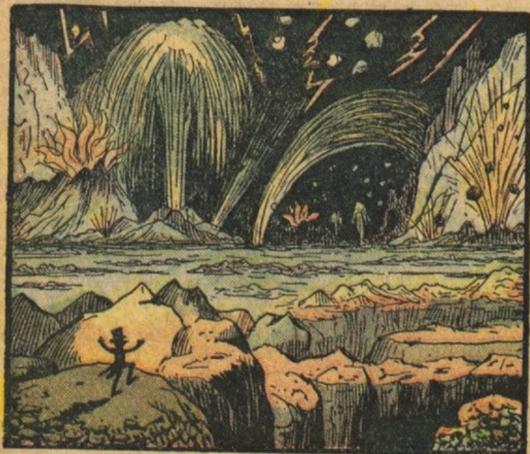
... projetant dans l'espace d'énormes blocs de granit et de matières incandescentes. Diplodocus éprouve à cette vue de violentes émotions. Il est tellement absorbé dans la contemplation de ce spectacle grandiose...



... qu'il ne s'aperçoit pas qu'une grande coulée de lave vient l'entourer. Diplodocus a encore une fois très chaud. Puis des tremblements de terre, des craquements sinistres : la croûte terrestre se fend, s'entr'ouvre, et des métaux en fusion...



... se précipitent et forment d'énormes filons précieux qui exciteront plus tard la convoitise des hommes. Quel malheur de ne pouvoir en prendre quelques lingots, puisque Mlle Sophie veut un homme riche ! Seulement c'est un peu trop chaud.



Son attention est ensuite attirée par de gigantesques geysers qui surgissent du sol, puissants jets d'eau bouillante, laissant bien loin derrière eux les grandes eaux de Versailles. Mais l'écorce terrestre n'est pas encore bien consistante...



... elle ondule, craque, se soulève, des îlots surgissent, d'autres disparaissent, ce sont de continus grondements, épouvantables et sinistres. Les nuées, les vapeurs épaisses, n'ont pu encore être pénétrées par les rayons du soleil, les ténèbres règnent partout...



... pas un seul réverbère, pas la moindre petite lanterne ; aussi Diplodocus est-il gêné pour prendre des notes en vue de son fameux ouvrage. Rien ne l'arrête cependant, mais ces ténèbres lui donnent des idées noires, et puis, il est vraiment trop seul.
(Voir la suite page 2.)

LE SAVANT DIPLODOCUS À TRAVERS LES SIÈCLES (Suite)



Le globe se refroidissant toujours, les vapeurs qui l'entourent se condensent et des torrents d'eau tombent sur la croûte terrestre encore chaude, pour se transformer de nouveau en vapeur, et retomber encore en pluie. Et pas un seul marchand de parapluies !



Si bien qu'à un moment, la terre est entièrement couverte d'eau, c'est un océan immense dont la vaporisation provoque un énorme dégagement d'électricité. Il en résulte des roulements de tonnerre d'un fracas épouvantable, tandis que les nues sont sillonnées de myriades d'éclairs.



Le globe se forme de plus en plus, les eaux diminuent et Diplodocus voit apparaître et croit distinguer des continents. Combien de siècles se sont passés ? Diplodocus ne saurait le dire, et puis cela lui est indifférent !



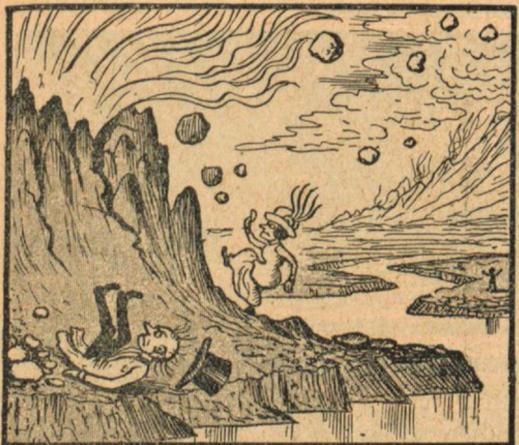
Un beau matin, ô surprise agréable, les vapeurs épaisses ont en partie disparu, il fait jour, le soleil peut percer la nue et fait son apparition sur la terre pour la première fois. Cet événement est considérable, la chaleur du soleil va donner la vie et bientôt apparaîtront des plantes et des animaux : c'est l'époque de transition. La terre sort des ténèbres.



Dans sa joie de voir le soleil, Diplodocus a besoin de s'épancher, il pense si intensément à sa sœur et à son neveu, qu'à sa grande joie il les voit apparaître tous deux lui tendant les bras. Ursule, qui est herborisatrice, s'intéressera à la venue des plantes, tandis que Frédéric, son fils, premier prix d'histoire naturelle, sera heureux d'assister à l'apparition du premier animal.



Diplodocus et sa sœur Ursule sont fort heureux de se retrouver. Notre savant a déjà bien des choses à raconter sur tout ce qu'il a vu, mais à vrai dire la conversation roule surtout sur Mlle Sophie à laquelle il s'intéresse toujours trop, hélas !



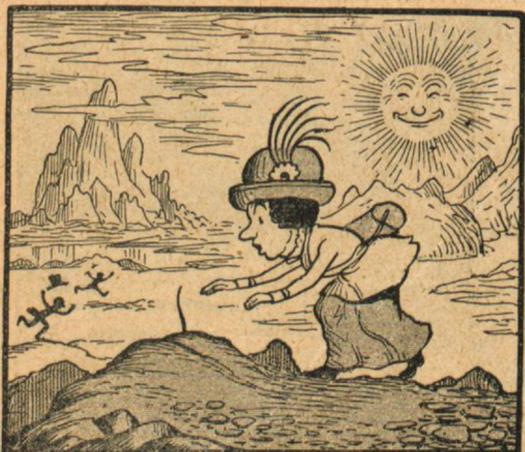
Malheureusement, la croûte terrestre n'est pas encore bien solide, et en recevant de bonnes nouvelles de Sophie, Diplodocus, ayant un peu trop trépané de joie, fait apparaître un volcan, qui coupe court à l'entretien...



... puis un immense geyser qui lave la tête de notre pauvre amoureux transi et semble lui jeter un froid.



Mais l'herborisatrice Ursule est fort désappointée ; elle a beau scruter l'horizon et chercher en tous sens, il n'existe pas encore sur toute la terre un seul brin d'herbe. Pas le plus petit animal non plus pour Frédéric, pas même une puce.



Enfin, ô joie ! ô bonheur ! Ursule découvre un brin d'herbe, c'est le premier de la création. La végétation, sous les rayons du soleil, va commencer à se développer.



Diplodocus est radieux. « — Nous le ferons encadrer, dit-il. Ce premier brin d'herbe a une portée immense, incalculable. Des vallées verdoyantes, des plantes gigantesques, des arbres énormes, des forêts immenses suivront bientôt. »



Les événements se succèdent vite dans l'esprit de Diplodocus, quelques milliers d'années de plus ou de moins ne sont rien pour lui. Quant à Frédéric, il vient de découvrir le premier être vivant de la création : un mollusque. (A suivre.)



Connaissances Utiles



Caravansérails.

« C'est un vrai caravansérail », voilà une expression courante. Si l'on sait vaguement qu'un caravansérail est une sorte d'hôtellerie orientale, on ignore, la plupart du temps, les particularités curieuses qui se rattachent à cette institution pittoresque.

Car les caravansérails, dans certaines contrées, sont des manières d'institutions nationales. Vous allez voir comment :

Dans les provinces reculées de la Turquie et de la Perse, où la civilisation est encore très primitive, on n'admet pas l'étranger dans l'intimité domestique. Pas d'auberges et pas d'hôtelleries non plus. Il a donc fallu combler ce vide et, voici des siècles, les autorités locales en prirent soin en édifiant des caravansérails où le voyageur trouve, au moins, un asile gratuit.



Il n'y trouve pas autre chose. Il est donc obligé d'apporter avec lui son tapis qui lui sert de lit et tout ce qui lui est nécessaire pour faire sa cuisine. A côté de lui, il pourra abriter ses chevaux ou ses chameaux.

Or, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au dire des explorateurs, les caravansérails et les khans sont, après les mosquées et les palais, les plus beaux édifices que l'on rencontre en Turquie et en Perse.

Ils ont presque toujours la même forme. Bâties en carré autour d'une cour, ils n'ont généralement qu'un étage. On y entre par une grande porte que l'on ferme la nuit. Le garde chargé de la surveillance de cette porte est responsable de tous les vols.

Les caravansérails se trouvent dans toutes les villes et les villages. Les khans sont au milieu du désert, disposés de distance en distance sur les grandes routes commerciales suivies par les caravanes.

Chardin, un des premiers voyageurs français en Perse, raconte qu'il passa la nuit dans un caravansérail qui comptait plus de mille habitants.

L'origine des caravansérails est très ancienne. On attribue leur création à Cyrus.

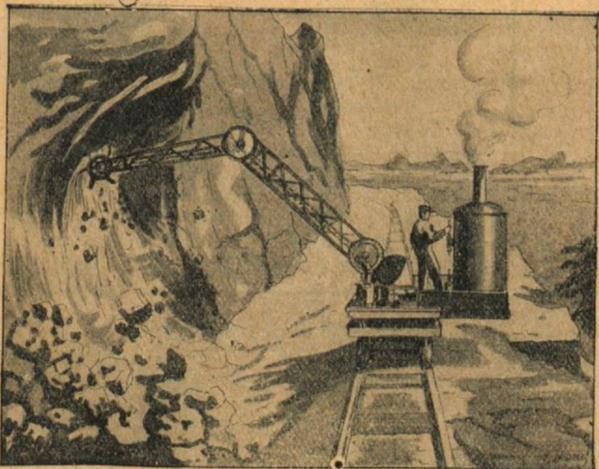
S.

Pour attaquer les montagnes.

Lorsqu'il s'agit de créer une route aux flancs d'une montagne, le travail qui consiste à tailler la partie rocheuse est toujours considérable.

Après avoir « déblayé » le terrain à coups de mines, il faut ronger la partie montagneuse qui sera, sur un côté, en bordure du chemin, face au précipice. Souvent, ce travail prend la forme d'une demi-voûte qui surplombe une partie de la route. Et c'est ce qui donne à certaines voies des régions montagneuses, comme dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, ou encore çà et là en Auvergne, un aspect si particulier.

Ces travaux s'exécutaient jadis avec le pic. Mais ils n'étaient pas sans danger parce que les quartiers de roches emmêlés de terre menaçaient à chaque instant de retomber sur les ouvriers.



actionnés par une pédale, et avec lesquelles les dentistes « préparent » les dents à boucher.

C'est là le principe de l'excavateur mécanique. Il se compose d'une poutre articulée dont l'extrémité est munie d'un tambour armé de griffes d'acier. Un système de chaînes, mises en mouvement par la vapeur, actionne ce tambour.

Monté sur une plate-forme roulant sur rails, l'excavateur est mis en posture devant la partie à ronger : ses griffes terribles l'attaquent, l'affouillent, la grattent avec une rapidité surprenante. Il n'y a plus qu'à ramasser les parties de terre et de roches éboulées. L'excavateur, alors, va continuer sa besogne quelques mètres plus loin.

On a inventé de nombreuses machines pour creuser le sous-sol, y pratiquer des tunnels, tailler dans les montagnes comme dans un morceau de beurre : c'est assurément là une des plus simples et des plus curieuses d'entre elles.

433

S.

La marqueterie.

Nous disions, dans un précédent article, que l'art de la mosaïque avait été quelque peu délaissé. On pourrait en dire autant de la mosaïque en bois, que l'on appelle marqueterie. Certes, il est encore d'adroits ouvriers dans ce métier. Mais, sauf une production de luxe, d'écoulement très restreint, on demande avant tout l'article bon marché, et les ébénistes en sont réduits à livrer des productions hâtives qui sont loin de valoir celles des siècles passés.

Le principe de la marqueterie consiste à appliquer sur un assemblage de menuiserie des feuilles de différents bois durs et précieux, de différentes couleurs, pour représenter des figures, des personnages, des fleurs, etc.

On débite, pour cela, tous les bois utilisés, en lames tellement minces qu'il faut en appliquer jusqu'à quinze ou vingt pour former l'épaisseur de deux centimètres. Ces lames ou planches sont appelées placage. C'est sous leur revêtement que le meuble, recouvert de marqueterie, disparaît.

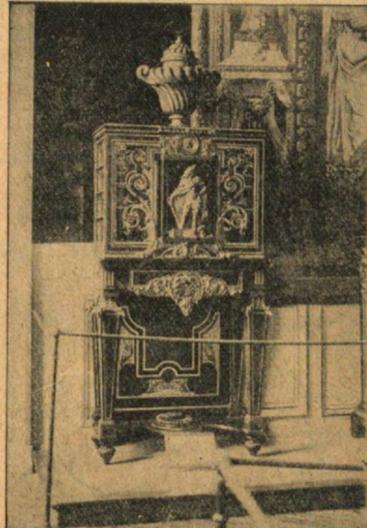
Ces minces lamelles de bois, découpées avec des scies spéciales, sont passées à la ponce pour effacer les traits de scie et les aspérités. On les taille suivant les dimensions voulues par le modèle du dessin à reproduire et on les courbe pour les appliquer sur les surfaces qu'elles doivent recouvrir.

On maintient le placage en place, jusqu'à ce que la colle qui sert à le fixer soit sèche, en se servant de petites presses à vis. Une fois le placage bien collé, on le polit, on avive les couleurs du bois avec de la potasse ou une matière colorante. L'artiste en marqueterie est une manière de peintre. Il peint le bois; il sait obtenir des dégradations de teintes en soumettant le bois plus ou moins au feu. Vous pouvez voir des paysages merveilleusement reproduits sur des panneaux de meubles.

Souvent, les extrémités de ces feuilles de bois sont bordées de filets de cuivre, d'étain ou d'ivoire. On fait aussi des mosaïques en lames de cuivre, gravées et chantournées sur fond d'étain ou de bois. On appelle « chantourner » tracer un dessin sur quelque pièce de bois ou de métal en l'évidant, soit en dedans, soit en dehors.

Les ouvrages de marqueterie vous sont, sans doute, familiers. Les plus remarquables ne sont guère visibles que dans les musées. Ce sont alors des travaux d'artistes éminents des XVII^e et XVIII^e siècles, ébénistes chinois ou japonais, ébénistes italiens ou français, comme Philippe Bruneschi, Benoit de Majano, frère Jean de Vérone, Jean Macé de Blois et, surtout, les célèbres Charles Boule et son fils. Vous aurez une idée de la science des Boule par le cabinet, dû à leur art, que l'on trouve au Louvre, et dont nous vous donnons une photographie.

S.



Un meuble de Boule au Louvre.

La capture des éléphants.

Nous expliquions dernièrement comment on tuait les éléphants. Mais on cherche bien plus souvent à les prendre vivants : ils sont payés très cher par les ménageries. Ils sont aussi fort utiles comme bêtes de somme.

Leur capture est, au reste, difficile.

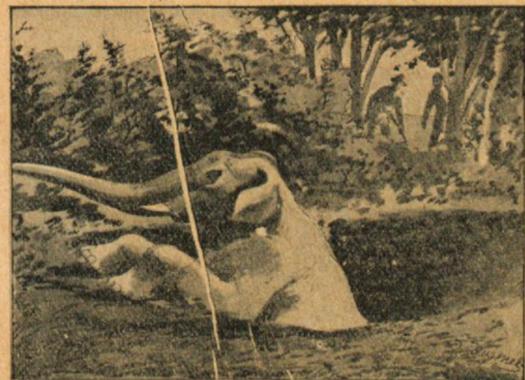
Un procédé consiste à former, dans la jungle, une enceinte de pieux se fermant par une trappe. Un vieil éléphant, depuis longtemps apprivoisé, est amené dans cette enceinte. On le fait crier et les éléphants qui rôdent autour de l'enceinte y entrent, attirés par les cris de leur congénère. On referme aussitôt la trappe et les éléphants sont pris.

Un autre moyen, très fréquent aux Indes, consiste à creuser de grandes fosses recouvertes de feuillage. Les pauvres bêtes tombent au fond des fosses et ne peuvent plus s'en tirer.

Ce système est employé pour la chasse d'un grand nombre d'animaux. C'est ainsi que les indigènes chassent le tigre en Annam ; une fois le fauve au fond du puits, on le tue à coups de fusil. On prend encore de la même manière les bisons, sorte de bœufs sauvages, et ces animaux, réduits à l'impuissance, deviennent souvent si en colère qu'ils meurent de rage.

Les éléphants sont plus philosophes. Ils s'impatientent bien un peu, mais, au bout d'un ou deux jours, ils finissent par se calmer. On leur passe alors quelque nourriture. Quand on présume qu'ils sont suffisamment assagis, on les retire des trous au moyen de câbles et de poutres. Il n'y a plus, alors, qu'à les domestiquer, ce qui est fait par des cornacs, spécialistes de ce genre de travail.

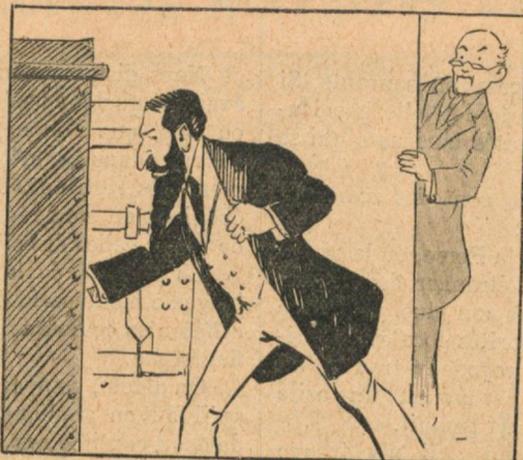
S.



CASIMIR TOURNEBUT



Casimir Tournebut était fondé de pouvoir d'un grand industriel parisien. C'était un employé de valeur, fort entendu dans ses fonctions ; malheureusement il avait la passion des courses.



Cette funeste passion, un jour qu'il avait perdu la forte somme, l'entraîna à puiser dans la caisse de son patron. Il puisa légèrement d'abord, mais sa malchance au jeu persistant, il en arriva à prélever des sommes considérables. L'industriel s'aperçut de ces vols et porta plainte.



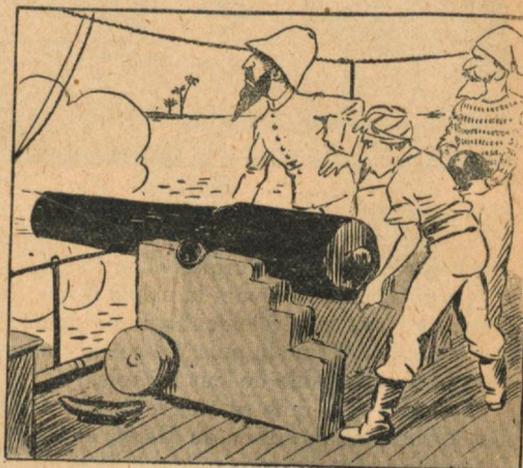
Mais Tournebut, qui s'était senti découvert, devança les effets de cette plainte. Il prit la fuite et s'embarqua sur un navire qui partait pour la Guinée. Débarqué sur la côte d'Afrique, il gagna l'intérieur et s'installa parmi les populations sauvages du Fouta-Djallon, où il savait qu'il existe de l'or.



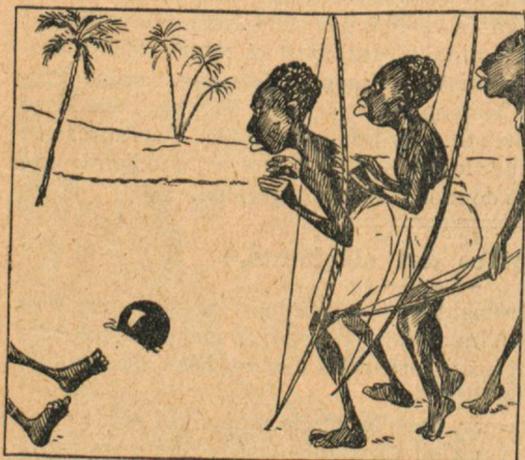
A l'encontre de certains explorateurs, il usa de modération vis-à-vis des indigènes, mais ne réussit pas dans ses opérations. Il ne put se concilier la sympathie des habitants et fut même maltraité.



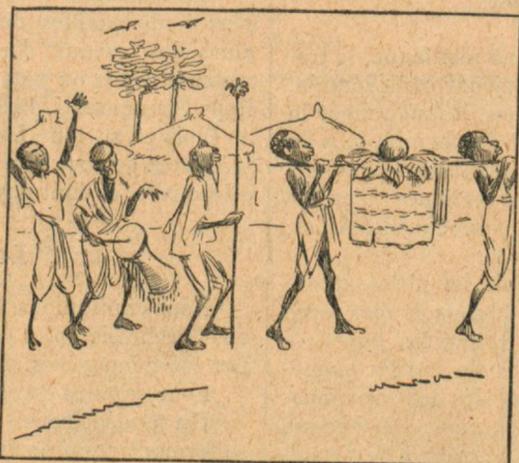
Seule, une jeune négresse, nommée Ouida, paraissait dévouée à sa cause. Elle le consolait de ses infortunes et l'aidait à ne pas mourir de faim. Casimir, devant l'inefficacité de ses bons procédés, résolut de changer de manière.



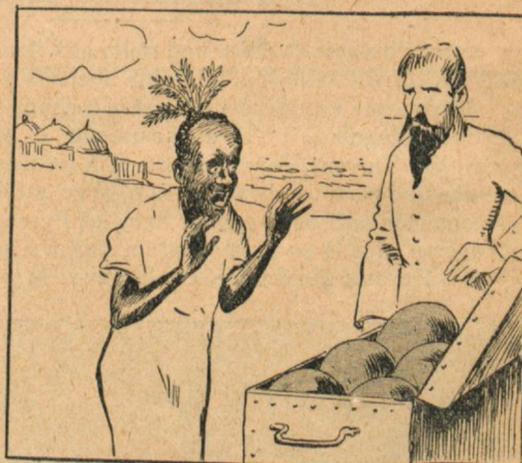
Il revint à la côte où il réunit quelques aventuriers, équipa un bateau qu'il arma d'un canon et retourna parmi ses noirs en remontant le fleuve qui baigne leur pays. Reconnu, et assailli par une grêle de flèches, Tournebut fit jouer son canon. L'effet fut prodigieux : ces noirs n'avaient jamais vu chose pareille.



Ce boulet leur sembla envoyé au moyen de la foudre par les dieux courroucés. Quoiqu'il eût tué plusieurs des leurs, le boulet fut entouré avec crainte...



... relevé avec respect, placé sur un pavois et porté en procession au temple, comme une émanation des pouvoirs supérieurs.



Descendu à terre à la faveur de ce trouble, Casimir fut regardé avec déférence et lorsqu'il eut fait voir à l'un des chefs qu'il avait dans une caisse d'autres boulets semblables, il fut tenu dès lors pour un ami des dieux et laissé tranquille.



Alors il se mit avec ses compagnons à la recherche de l'or, des trésors qu'ils savaient amoncelés dans ce pays, mais ces recherches restaient infructueuses. Ils fouillaient toutes les caves, pillaient les temples ; pas la moindre trace du métal convoité. Dégoûtés, ses compagnons l'abandonnèrent.

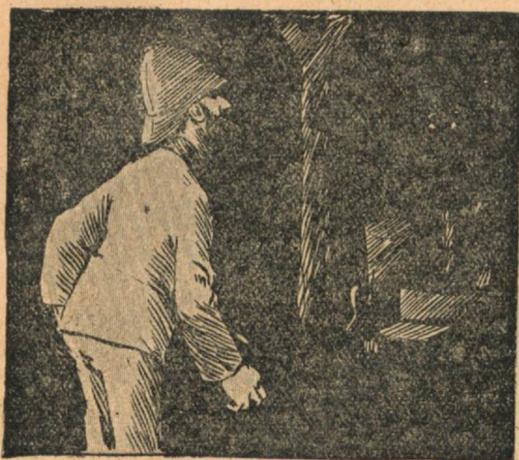


Lui, plus tenace, resta. Ouida le consolait toujours et remontait son courage. Un jour, elle l'informa que dans un certain lieu devait se trouver un trésor du genre qu'il cherchait, de ces pièces d'or que dédaignaient les habitants.



Joyeux, Tournebut travailla, chercha, creusa le sol. Après un long labeur, sa pioche rendit un son métallique. Un vase de métal était là, laissant échapper les pièces d'or. Casimir se pencha. O déception ! C'étaient des boutons d'uniforme, restes d'un naufrage ou du massacre d'une mission.

CASIMIR TOURNEBUT (Fin)



Un soir de recherches, dans le fond d'un temple; il aperçut dans l'ombre une forme vague, une statue de divinité sans doute, sur laquelle deux points jaunes étincelaient, deux pépites décorant la face du dieu.



Tournebut, pour les saisir, avança la main... et la retira promptement. Ces pépites étaient les yeux d'une panthère réfugiée dans ce gîte. Une fuite rapide le sauva. Décidément l'or semblait inconnu dans ce pays. Que lui avait-on raconté sur la richesse de ces régions?



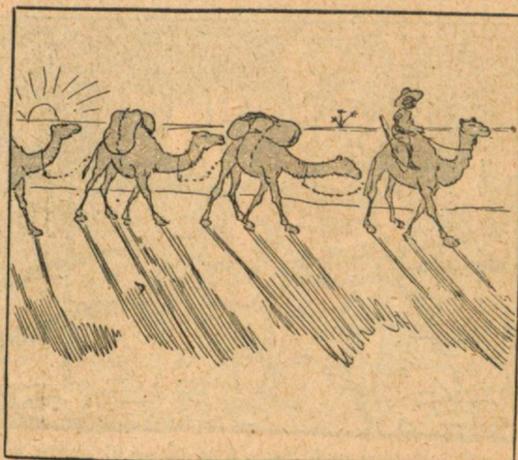
Tournebut, qui ne songeait qu'à rassembler assez d'or pour indemniser son patron et rentrer en France, se désespéra et, sentant qu'il ne parviendrait jamais à son but, résolut de se suicider. Il s'attacha une lourde pierre aux chevilles et se précipita dans le fleuve.



Et voilà qu'arrivant au fond de l'eau, il vit le lit de la rivière rempli de cailloux brillants, de pépites d'or. Ah! Casimir ne perdit pas la tête dans ces quelques secondes. Sa main alla chercher son couteau à sa ceinture; il coupa la corde et remonta à la surface.



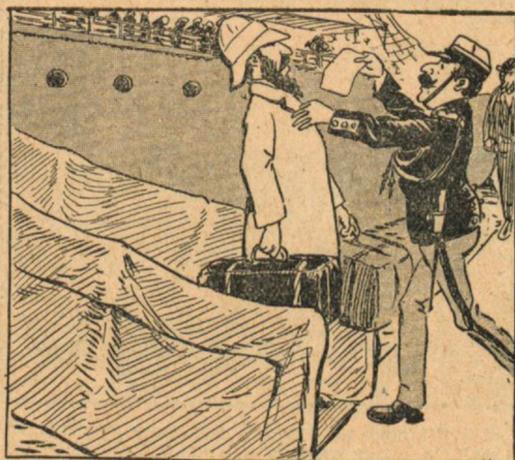
Parbleu! cet or dont on parlait n'était pas chez les naturels, mais là, dans le sol même, dans le sable des rivières. Et Tournebut commença son exploitation: il tamisa le sable, organisa des équipes de plongeurs et son industrie fut bientôt en pleine prospérité.



Lorsqu'il eut amassé la somme détournée à l'industriel, il forma une caravane qui, conduite par un homme sûr, porta cette fortune à la côte d'où elle fut embarquée pour la France.



Et lorsque lui-même se trouva suffisamment riche, il partit à son tour laissant à Ouida, toujours aimante et dévouée, le soin de ses affaires.



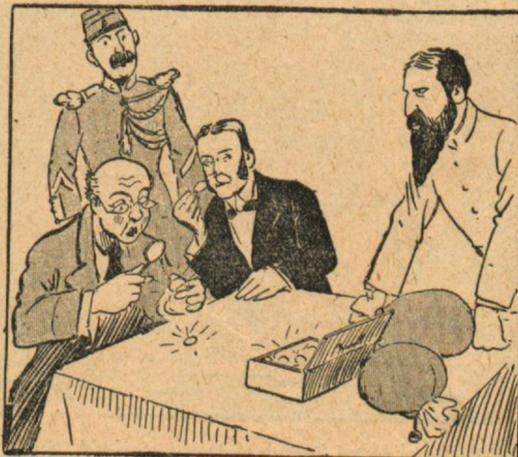
Joyeux, se sentant enfin débarrassé du poids de sa faute, il arriva en France... et fut aussitôt arrêté. Il avait annoncé son retour et la plainte contre lui subsistait. Il fut amené à Paris.



Tournebut, qui prétendait s'être acquitté du remboursement, demanda à être mis en présence de l'industriel. Celui-ci affirma n'avoir rien reçu.



Une enquête fut faite. On apprit que le navire sur lequel il avait embarqué son argent avait fait naufrage. Or, au Fouta-Djallon, Tournebut n'avait pu assurer son envoi: la somme était perdue irrémédiablement.



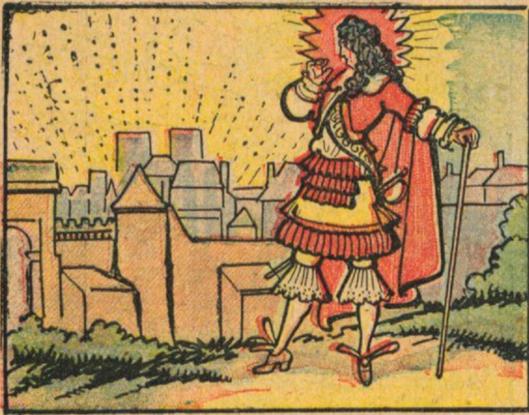
Alors, il raconta ses aventures et proposa à son ancien patron de l'associer à son exploitation. Les pépites qu'il fit venir chez le juge furent trouvées admirables. L'industriel retira sa plainte.



A peu de temps de là, il s'embarquait avec Casimir. Aujourd'hui, l'association marche à merveille. Tournebut a épousé la fidèle Ouida. Il travaille, et son champ d'expérience est assez vaste pour lui faire oublier les champs de courses d'autrefois.

HISTOIRE DE FRANCE PAR L'IMAGE

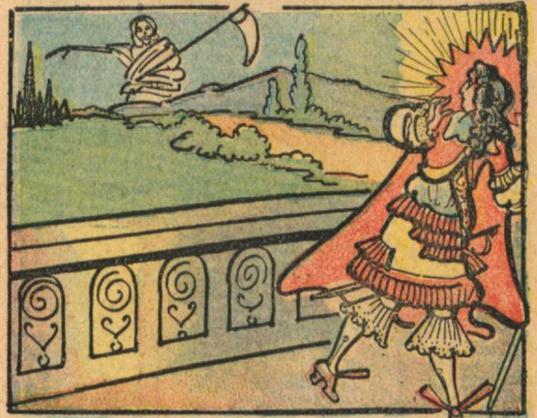
VERSAILLES



Les poètes du temps de Louis XIV chantaient la construction du château de Versailles, en une légende qu'on peut raconter ainsi : « Quand le Roi-Soleil descendit sur la terre, il fut indécis sur l'endroit où il établirait sa demeure. Il pensa d'abord à Paris, mais dans cette capitale, qu'on appelait également la Ville-Lumière, l'auréole dorée du Roi-Soleil se voyait à peine. Aussi quitta-t-il vivement cette trop grande ville.



« Le château de Fontainebleau l'attirait. Mais là, il voyait sans cesse, le devantant, les deux grandes ombres lumineuses de François I^{er} et de Henri IV, et cela l'ennuya. Il pensa se fixer définitivement à Saint-Germain; mais là encore, les ombres de ses aïeux apparaissaient à chaque instant. Et de plus, du haut de ce château...



... il apercevait la flèche de la cathédrale de Saint-Denis, sépulture des rois de France. Et cette pointe noire, se dressant dans le ciel, semblait rappeler à Louis XIV qu'il n'était pas immortel. C'était là un horizon trop humain pour un roi presque dieu, comme l'était le Roi-Soleil. Saint-Germain lui déplut donc, et il ne se décidait pas à fixer son choix.



« Or, un jour qu'il était à la chasse, il perdit ses courtisans et s'égarait dans les bois. Il arriva alors en un endroit affreusement triste. Tout y était humide, et pas une source n'y faisait entendre son gentil glouglou. Les arbres semblaient pleurer. Ils pleuraient même réellement et le Roi-Soleil entendit bientôt leurs plaintes et leurs soupirs.



« Attristé, le monarque allait s'éloigner de ce lieu mélancolique, quand il aperçut soudain un personnage éblouissant et qui lui ressemblait. Stupéfait, le Roi-Soleil reconnut Phébus-Apollon, le dieu de la Lumière, qui jetait à pleines mains des rayons d'or sur ces tristes arbres, en s'écriant : « — Arbres qui pleurez, vous me fendez le cœur...



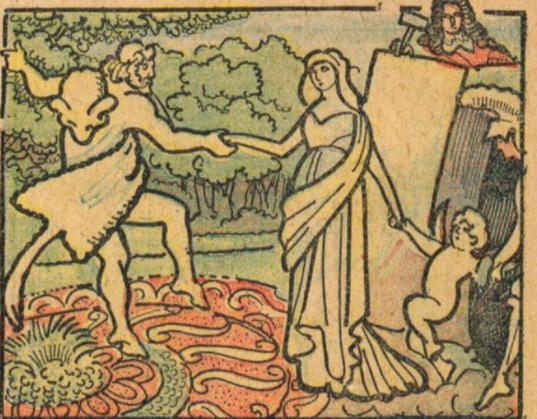
... Abreuvez-vous de cette lumière divine que je vous offre. Relevez gaiement vos têtes vertes, qu'elles attirent les oiseaux rieurs. » Mais les arbres continuaient de gémir et de pleurer. Alors Phébus-Apollon murmura : « — Qu'a donc cette nature ingrate pour résister aux efforts du plus brillant des dieux ? » A ce moment il aperçut Louis XIV. Celui-ci dit simplement : « Je veux que ce lieu...



... prenne l'aspect le plus riant du monde... » — Eh quoi! s'écria Phébus-Apollon, là où moi j'ai échoué, vous osez penser réussir! » Sans répondre, le Roi-Soleil frappa le sol de sa canne et répéta : « Je veux! » Aussitôt surgit de la terre un vieux petit jardinier habillé en génie. Il s'appelait Le Nôtre. Sans hésiter il s'élança sur les grands arbres avec une hache et un rateau d'or. Alors le Roi-Soleil fit un signe...



... et tout à coup un grand nuage jaune apparut sur le ciel. Ce nuage creva et une pluie torrentielle de belles pièces d'or s'abattit en cet endroit. Chaque pièce d'or en touchant le sol se transformait en un petit jardinier. Le Nôtre dirigea toute cette armée de nains et en moins d'un instant les arbres étaient déracinés, transplantés en gais massifs entourant un parc immense...



... dessiné d'une manière féerique et où les fleurs accoururent d'elles-mêmes garnir les gracieuses corbeilles. Tandis que de hardis sculpteurs couraient vers des prisons de marbre dont ils firent sauter les portes et d'où s'échappèrent tout un peuple de merveilleuses statues qui vinrent habiter dans le parc. A la vue de tous ces prodiges, Phébus-Apollon resta un moment interdit. Mais il se remit et dit au Roi-Soleil :



« — Je vois que tu es quelque dieu nouveau, inconnu de l'Olympe. Tu m'as montré combien ton art est gracieux, je veux te faire voir combien le mien est gracieux! » Alors le dieu de la Lumière fit vibrer les cordes de sa lyre et plusieurs nymphes apparurent. « — Charmantes naïades, leur dit Apollon, ce pays n'a pas le moindre ruisseau, établissez-vous ici et que vos beaux cheveux se changent en poétiques sources cristallines. » Les nymphes obéirent...



... mais le sol de cet étrange endroit était si réfractaire à toute poésie que les belles chevelures se transformèrent en de tristes marais où de vilaines grenouilles accoururent. Les nymphes effarées voulurent s'enfuir, mais le Roi-Soleil les retint : « — Restez, dit-il, le royaume des eaux que je veux vous offrir sera mille fois plus beau que tout ce que vous pouvez rêver. — Tu plaisantes! s'écria Phébus.



« — Je ne plaisante jamais », interrompit le grand roi. Et il commanda : « — Je veux qu'au milieu de ce parc se creusent des bassins si merveilleux qu'ils soient dignes d'être habités par le noble dieu Apollon qui nous écoute et par les poétiques naïades qui l'environnent. » Puis, frappant le sol de sa canne, il fit un signe, et aussitôt, tandis que, sortant des racines d'un chêne-liège, un petit homme nommé Rennequin Sualem accourait...

VERSAILLES (Fin)



... un nuage jaune apparaissait de nouveau dans le ciel. Il était conduit par un homme qui n'était autre que le ministre Colbert. « — Sire, voulut-il dire au roi, c'est déjà le second nuage d'or que Votre Majesté fait jeter ici. » Mais le Roi-Soleil fronça les sourcils et dit : « Je veux ! » Aussitôt la jaune vapeur se condensa et une nouvelle pluie de pièces d'or se répandit sur lesol. L'ingénieur Rennequin Sualem les ramassa, les fondit et en fabriqua une machine inconnue...



...qui courut jusqu'à Marly. Par un habile mécanisme l'eau de la Seine était pompée et amenée dans le parc où un instant après elle se précipitait dans de splendides bassins d'où elle s'élevait en jets écumants et gracieux. Le dieu Phébus ébloui ne savait où arrêter ses yeux. Soudain un char de bronze, trainé par des chevaux marins, s'avança vers lui.



Il y prit place, subjugué par une force supérieure, et se laissa conduire au milieu du bassin, n'osant quitter un lieu aussi enchanteur, tandis que les nymphes radieuses allaient habiter de poétiques grottes bâties exprès pour elles au bord des eaux limpides. Quand Phébus-Apollon fut revenu de son émerveillement, il s'écria : « — O roi, plus grand qu'un dieu, où est le palais qui abritera ta grandeur ? »



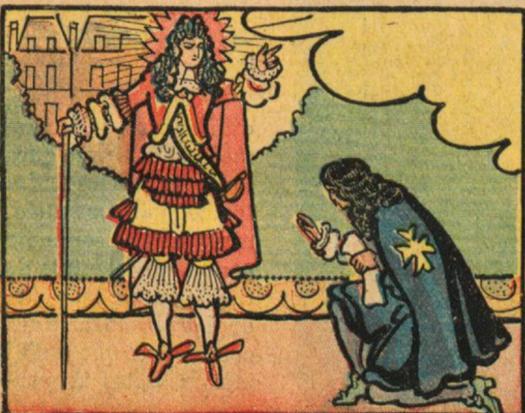
Depuis quelques instants le Roi-Soleil tournait ses yeux vers un petit pavillon de chasse voisin. Le dieu Apollon surprit son regard. « — O grand roi, s'écria-t-il, garde-toi de ce bâtiment. Construit par ton père Louis XIII, on dirait qu'il est tout pétri de la morne tristesse de ce roi mélancolique. — Précisément, voilà pourquoi je choisirai cette habitation, répliqua Louis XIV; je l'envelopperai de constructions si grandioses qu'elles seront comme l'image de ma propre grandeur éblouissante...



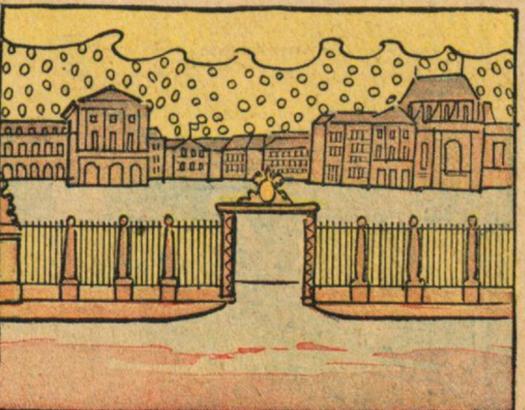
...naissant de l'obscurité de mon père. » Et la parole fiévreuse, il s'écria : « Je veux qu'en cet endroit s'élève le château le plus beau, le plus noble, le plus merveilleux qu'on ait jamais vu. Un château qui sera le roi des châteaux comme je suis le roi des rois. Un château unique, comme il n'y en a jamais eu et comme on n'osera jamais en refaire un semblable. » Et exalté par ses propres paroles le Roi-Soleil frappa le sol avec impatience.



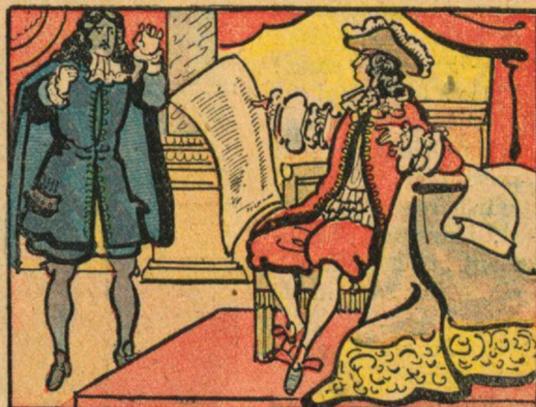
Alors de tous côtés surgirent des artisans, des artistes, des peintres, des sculpteurs, formant une armée innombrable que conduisait les deux célèbres architectes Perrault et Mansard. Et le grand roi faisait des signes à Colbert, pour que celui-ci fit avancer un énorme nuage d'or. Le ministre accourut, le visage bouleversé. Il se jeta aux genoux du Roi-Soleil et supplia :



« — Sire, dit-il, songez que ce château sera un ogre monstrueux qui dévorera toutes vos finances. Malgré tout mon art, jamais vous... — Assez, interrompit Louis XIV, si vous n'en êtes pas capable, un autre le fera. — Hélas! oui, soupira Colbert, c'est pourquoi je resterai et lutterai jusqu'au bout! » Il dut cependant se résigner à laisser se crever l'immense nuage jaune, qui se précipita à terre...



...en un gigantesque orage d'or. Les architectes, artistes, artisans ramassèrent ces beaux louis d'or et les élevant avec un art merveilleux, ils construisirent le plus magnifique palais que le Roi-Soleil eût pu rêver. Ce palais était digne de ce nouveau dieu, où son ombre éblouissante habitera aussi longtemps que ce palais vivra. Versailles, en effet, est l'image même de la grandeur...



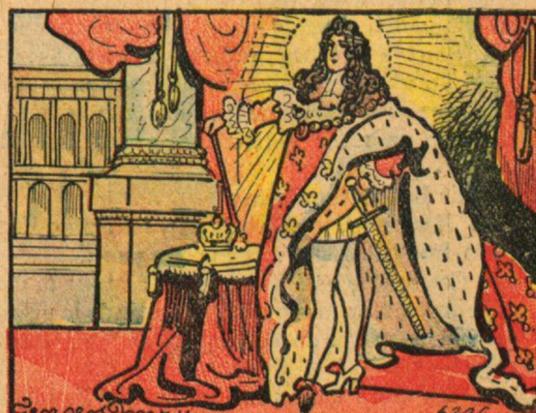
...de l'orgueil et de la prodigalité de Louis XIV. Ce château avait coûté une somme fabuleuse qui, en tenant compte de la valeur de l'argent à cette époque par rapport à sa valeur actuelle, représenterait de nos jours près d'un milliard. Quand le roi se rendit compte de l'énormité de la dépense, il en fut effrayé et il voulut en rejeter toute la faute sur le pauvre Colbert, lui qui avait tout fait pour modérer ces dépenses qui avaient laissé les finances royales dans un état désastreux.



L'injustice du roi remplit de chagrin le grand ministre. Il tomba malade pour ne plus se relever. Quand Louis XIV apprit que Colbert était à la mort, il se repentit et lui écrivit de prendre soin de lui et de tâcher de se rétablir. Le ministre refusa de lire la lettre et ajouta : « — Je ne veux plus entendre parler du roi. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme-là, je serais sauvé dix fois, et maintenant je ne sais...



...ce que je vais devenir. » Il expira peu après, à l'âge de soixante-quatre ans. Ce fut l'un des plus grands ministres de la France. Victime de l'ingratitude du roi, il ne fut pas même compris du peuple pour lequel il avait lutté. On croyait que c'était lui qui était cause de l'augmentation des impôts survenue à la suite de toutes ces dépenses. Et le pauvre Colbert était si détesté qu'on dut l'enterrer la nuit, en cachette.



Quant à Louis XIV, il habita désormais son château de Versailles où toute la cour le suivit. Le grand roi vivait là dans une sorte d'apothéose. Avec un art et une science qui tenaient du prodige, il s'obligea durant toute sa vie à une étiquette si rigoureuse, le forçant à régler ses moindres gestes d'une façon si théâtrale, si compliquée, qu'elle mérite d'être racontée.

Fanchon la Vieilleuse

GRAND ROMAN HISTORIQUE

Par Jacques YVEL

PREMIÈRE PARTIE

FANCHON S'EXILE

CHAPITRE PREMIER (Suite)

Les deux exempts restaient interdits, subjugués par le regard de cette jeune fille majestueuse comme une déesse.

Elle interrogea avec une colère dans la voix :

— Que faites-vous céans ?

— Vous le voyez, nous emmenons cet homme.

— Cet homme est mon père. Où l'emmenez-vous ?

— A la prison d'Annecy.

— En prison, lui... Quel crime a-t-il commis ?

— Il ne peut payer sa dette au sieur Valmore.

— Combien lui doit-il, à ce maudit usurier ?

— Cent écus.

— Et c'est pour une somme si minime que ce lâche exploiteur veut priver un père de ses enfants?... Ce ladre tout cousu d'or n'a donc point de fils, point de fille ? Il est donc comme une bête fauve, inaccessible à la compassion ?

Les deux exempts se sentaient pris d'impatience. Ils grognèrent, la bouche mauvaise :

— En voilà assez ! Place à la justice !

Déjà ils faisaient mine d'emmener leur prisonnier. Fanchon leur barra le passage, et, redressant hardiment la tête, elle déclara, à la surprise de tous :

— Je vais vous payer, moi.

Elle grimpa sur une chaise, allongea le bras au-dessus d'un bahut, en tira une petite cassette qui rendit un son métallique.

Elle en vida le contenu sur la table, et à la lueur falote de la chandelle, compta

les cent écus en pièces blanches.

— Vous voyez, dit-elle, la somme y est. Apportez ce trésor, que j'ai mis des années à amasser, au riche Valmore, et grand bien lui fasse !

Mais Laurent protesta :

— Non, non, je ne veux pas, ma petite Fanchon, que tu t'appauvrisses pour moi...

« Ces cent écus étaient réservés pour ta dot, et j'aime mieux manger le pain noir de la prison que de te priver de cet argent si péniblement gagné.

— Et moi, mon père, répondit Fanchon, j'aime mieux la pauvreté que le déshonneur. Qui donc voudrait épouser la fille d'un homme qui aurait connu, même injustement, l'infamie des cachots ?

Et, comme Laurent baissait tristement la tête, elle ajouta, un éclair aux yeux :

— J'en amasserai d'autres, des écus, non pas

des centaines, mais des milliers... Je l'ai appris dans un rêve, et mes rêves ne m'ont jamais trompée.

Cependant, les deux exempts avaient enfermé la somme dans un sac de cuir.

Ils en donnèrent quittance à Laurent, puis disparurent dans la nuit.

CHAPITRE II

Les confidences d'un père.

Le lendemain, Fanchon ne s'absenta pas de la maison paternelle. C'était pourtant un dimanche et ce jour-là, d'ordinaire, la joueuse de vielle faisait danser les campagnards au son de l'instrument dont elle savait tirer des notes si pimpantes. Mais après cette cruelle nuit où

campagne de ses coulées d'argent et semblait couvrir le jardin d'un voile bleuâtre et diaphane.

La brise embaumée des nuits d'été frémissait dans le feuillage, et le silence majestueux des choses n'était troublé que par le cri mélancolique du grillon...

Le père regarda longuement sa fille, avec un attendrissement mêlé d'orgueil, puis il parla d'une voix lente et grave :

— Ma bonne Fanchon, je ne veux pas revenir sur ce que tu as fait hier, mais ta conduite a été sublime et je n'oublierai jamais...

Fanchon l'interrompit vivement :

— Taisez-vous... Un père ne doit point de remerciements à sa fille. Ce que j'ai fait, tout le monde l'aurait fait, je n'en ai aucun mérite.

— Non, non, ne dis pas cela, ton dévouement...

Elle interrompit encore :

— Père, je vous en prie, n'insistez pas, vous me causeriez du chagrin.

— Soit ! passons l'éponge sur l'aventure d'hier soir. Aussi bien, j'ai à causer avec toi de choses plus éloignées et qu'il est nécessaire que tu connaisses sans tarder. Tu étais bien jeune, Fanchon, quand ta mère mourut. La douleur que me causa cette perte est toujours là, dans mon cœur. Ah ! s'il n'avait fallu vivre pour vous trois, mes enfants chéris, il est probable qu'au lieu d'une tombe, il y en aurait deux depuis longtemps sous l'if du cimetière de Faverges.

Des larmes apparurent aux cils de Fanchon.

— Ne pleure pas, dit Laurent, et écoute-moi : Dans quelques jours, tu vas atteindre ta dix-septième année, mais tu es raisonnable comme une femme de trente ans ; c'est pourquoi je vais te faire des confidences que je n'ai jamais faites à personne.

« D'abord, il faut que tu saches que je n'étais pas né pour la vie de paysan. Non que je méprise le travail de la terre, mais mon père, qui était le plus riche propriétaire de cette contrée, m'avait fait

donner une éducation de gentilhomme. Pauvre père ! Lui aussi était trop ambitieux pour son fils ; il voulait me muer en grand seigneur. Il fit donc, pour m'enrichir encore, tout ce que, plus tard, j'ai fait moi-même pour vous trois ; il s'endetta, se livra à l'infâme Valmore qui, déjà, exerçait sa coupable industrie. Pour comble de malchance, un hiver terrible désola le Dauphiné où mon père avait planté des mûriers qui, tous, gelèrent sur pied. C'était la ruine. Mon père ne put en supporter l'idée. Une congestion cérébrale l'abattit avec la soudaineté et la violence d'un coup de foudre...

« J'étais seul sur la terre, ma mère étant morte en me donnant le jour. J'avais vingt ans et je ne savais rien de la vie.

« C'est alors que la femme du président d'Arville, qui possède de grands biens aux environs d'Annecy, eut pitié de ma détresse.

« En souvenir de mon père qu'elle avait tenu



— Vous voyez, dit-elle, la somme y est. Apportez ce trésor, que j'ai mis des années à amasser, au riche Valmore, et grand bien lui fasse !

l'orage de son cœur avait dominé la révolte des éléments, elle avait bien plus envie de pleurer que d'amuser les autres.

Tout le jour, elle tint compagnie à Marguerite, évitant de se trouver en présence de son père qu'elle savait très fier et qui eût rougi au souvenir de son sacrifice de la veille.

Laurent, d'ailleurs, était resté enfermé de longues heures dans sa chambre. Vers le soir seulement, il fit à pas mesurés le tour du jardinet, s'arrêtant parfois pour redresser une tige tordue d'un coup de vent ou pour écraser une limace.

Tout à coup, il releva la tête, se secoua comme pour se débarrasser de pensées obsédantes. Apercevant Fanchon sur le pas de la porte, il lui fit signe.

La jeune fille accourue, il lui prit le bras, la mena sous une tonnelle fleurie de clématites et de vigne vierge.

Un admirable clair de lune éclaboussait la

en haute estime, peut-être aussi séduite par ma bonne mine, elle m'emmena à Paris, me fit donner quelque instruction et je devins son intendant.

« Je restai quinze ans à son service et, en la quittant pour venir me marier ici, j'étais possesseur de trois mille écus de six livres honnêtement gagnés. Je prêtai mille écus au chevalier de Courcy, un noble cœur dont tout à l'heure je te conterai l'histoire. Avec le reste de ma fortune, je repris les spéculations qui avaient été si contraires à mon père et qui me furent tout aussi funestes. Valmore me ruina comme il avait ruiné mon père.

« J'ignore si les usuriers naissent avec un cœur, comme tous les autres hommes, mais ce que je sais bien, c'est que s'ils en ont un, ils se l'extirpent quand il s'agit de pressurer leurs victimes et qu'ils mettent alors une pierre à la place.

« Ce Valmore, quise prénomme Séraphin, comme un ange, avait commencé par les emplois les plus bas et s'était enrichi à force d'avarice, d'exactions et de rigueurs.

« Et c'est cet homme-là qui fut le mauvais génie de mon père et le mien et qui a conduit, avant le temps, ta mère au tombeau.

« Retiens bien ce nom de Valmore, ma chère enfant.

— Je ne l'oublierai pas.

— Que lui et les siens soient à jamais maudits !

— Ne blasphémez pas, mon père. Le Christ n'a-t-il point pardonné à ses bourreaux ?

— Oui, mais ce que Dieu a fait est au-dessus des forces d'un simple mortel.

— Peut-être a-t-il une femme, des enfants qui souffrent, eux aussi, de son avarice et de sa dureté de cœur ?

— Il est vrai, l'usurier a une femme et un fils, mais j'imagine qu'ils ne doivent pas valoir mieux que lui : le tigre vit avec les tigres et non avec les moutons.

— Vous avez raison.

— Peut-être un jour la vie a de ces caprices — ces Valmore seront-ils plus misérables que nous. Promets-moi, Fanchon, d'être impitoyable pour eux comme ils l'ont été pour nous.

— Quoi?... vous voulez ?...

— Je le veux.

— Eh bien ! je vous le promets.

— A présent, laissons ces vilains gens à leur laide besogne. Le monde, heureusement, n'est pas peuplé que de malandrins, il contient aussi des hommes probes et vertueux. Témoin ce chevalier de Courcy, qui est mon débiteur.

— Au fait, vous deviez me narrer son histoire.

— J'y arrive. L'histoire n'a qu'un court chapitre, mais combien captivant !

— Ce début m'intéresse déjà.

— Le chevalier de Courcy, commença Laurent, était le dernier représentant d'une noble famille qui s'était dévouée pour son pays et son roi. Quand je le vis pour la première fois, dans le salon de la présidente d'Arville où se réunis-

saient tous les beaux esprits, c'était un homme de trente ans, d'une élégance du meilleur goût, respectueux avec les vieillards, redouté des sots et des impertinents, spirituel comme M. de Voltaire, notre voisin de Ferney. Quoique très lancé à la cour de Versailles et dans les maisons princières de Paris, le chevalier avait su se préserver de ces excès de table alors si fort à la mode.

« Jamais sa raison ni sa dignité n'avaient sombré dans ces orgies d'où l'on se faisait gloire de ne sortir qu'après avoir couché tous ses convives sous la table.

« Au milieu de la société frivole qu'il fréquentait, il ne perdait jamais un atome de sa raison. C'était, en un mot, l'âme la plus droite que j'eusse connue pendant mon long séjour

« Un jour, je fus calomnié auprès de la présidente. On la persuada que j'étais un serviteur malhonnête et que je m'engraisais à ses dépens. La présidente était la bonté même, mais, faible de caractère, il était aisé de la mener par le bout du nez.

« Elle crut aux paroles mensongères qu'on lui avait débitées sur mon compte, et j'allais être honteusement chassé quand le chevalier, mis au courant de ces manigances, s'institua spontanément mon défenseur. Avec une habileté dont plus d'un juge serait fier, il découvrit la source de cette basse calomnie et n'eût pas grand-peine ensuite à confondre les calomniateurs.

« Je rentrai bien vite dans les bonnes grâces de ma maîtresse, et je vouai à mon défenseur une reconnaissance infinie. Mais comment la

lui témoigner efficacement ? Le destin se chargea bientôt de me procurer cette joie.

« Depuis quelque temps, le chevalier se faisait de plus en plus rare aux samedis de la présidente. D'aucuns prétendaient qu'il avait des embarras d'argent, mais je n'y croyais guère, car je le voyais toujours aussi élégant et le trouvais toujours aussi généreux avec les domestiques.

« Hélas ! cette fois les racontars n'étaient pas erronés. Le chevalier, qui ne jouissait que d'une médiocre fortune, s'était laissé prendre comme une alouette au miroir fallacieux de Law...

— Qui était ce Law ?

— Ah ! c'est juste, tu ne sais pas... Apprends donc que Louis XIV, en mourant, avait laissé une dette de trois milliards. Le duc de Saint-Simon, ami du Régent, proposa de faire déclarer la banqueroute du roi par les Etats-Généraux ; il prétendait que Louis XV n'était pas tenu de payer les dettes de son prédécesseur, et que la banqueroute aurait cet heureux résultat de rendre impossible tout emprunt dans l'avenir, puisque l'Etat ne pourrait plus payer le prêteur. Le Régent recula devant ce moyen qui tuait le crédit, ruinait ceux

qui avaient eu confiance en Louis XIV et faisait de ce grand roi un banqueroutier mort sans réhabilitation. C'est alors qu'un Ecossais, nommé Law, vint lui soumettre les plans d'une banque publique. Il les approuva, et cette banque rendit d'abord de grands services. Mais Law y ajouta une Compagnie des Indes occidentales et fonda ensemble les deux institutions.

« Les actions de la Compagnie des Indes, qui étaient émises à l'Hôtel de Nevers, rue de Richelieu, donnèrent lieu à un agiotage fantastique en plein air, surtout rue Quincampoix. Tous les Parisiens fortunés voulurent souscrire à cette mirobolante Compagnie qui devait changer en or le vil métal. On cite, notamment, un petit bossu qui, à prêter sa bosse comme pupitre, gagna des centaines d'écus.

— C'est merveilleux !



— Peut-être un jour — la vie a de ces caprices — ces Valmore seront-ils plus misérables que nous. Promets-moi, Fanchon, d'être impitoyable pour eux comme ils l'ont été pour nous.

— dans la capitale. Aux samedis de la présidente d'Arville, on était bouche bée devant ses propos pleins de verve. On l'y mettait d'ailleurs à toutes les sauces, car il était musicien de race, merveilleux chanteur, et n'avait pas son pareil pour interpréter les mélodies de Lulli.

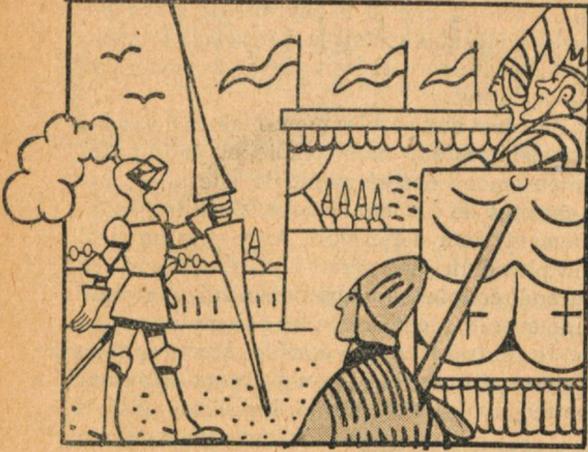
« La plupart des grands seigneurs qui fréquentaient chez la présidente me regardaient de haut ou me parlaient sur un ton tranchant. Lui, ne faisant point de différence entre son rang et le mien et méprisant les ridicules prétextes de naissance, s'informait de ma santé, de mes besoins.

« Parfois même il me donnait un billet de spectacle pour l'Opéra, et ces soirs-là, bien assis dans ma stalle, avec autour de moi des bellâtres tirés à quatre épingles, je me trouvais parfaitement heureux, et le roi Louis XV n'était pas mon cousin.

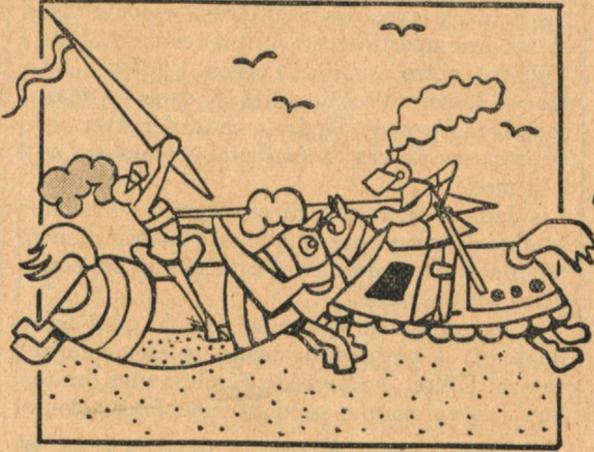
« Mais il est temps que j'arrive à ce qui doit faire pour toi tout l'intérêt de ce récit.

(A suivre.)

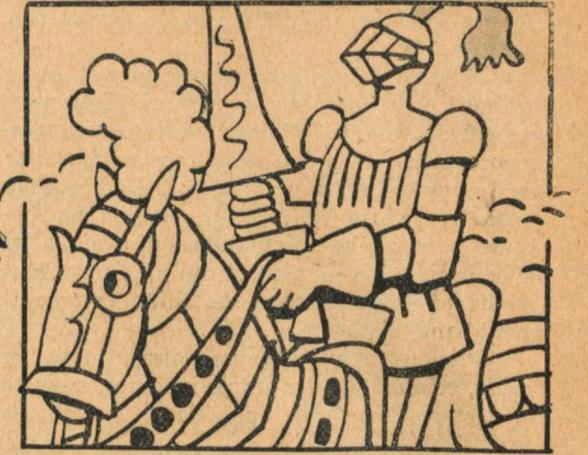
LA PLUME ROSE



Un jour, dans un tournoi, auquel assistait avec son père, la princesse Aurore, on vit arriver un chevalier étranger, avec une armure en argent et un casque orné d'une plume rose, comme on n'en avait encore jamais vu dans le pays...



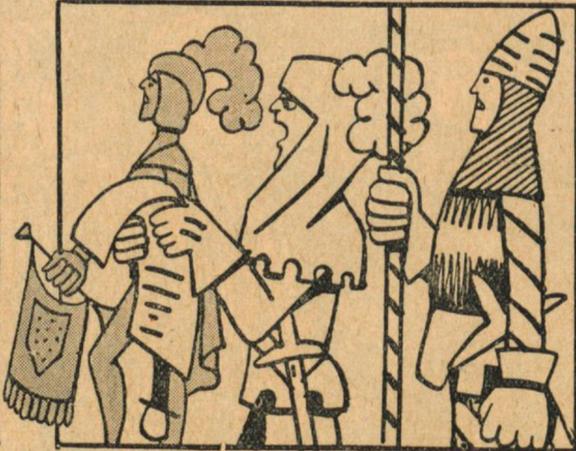
C'était un chevalier errant... Il demanda la permission de participer au tournoi... On la lui accorda, et, vaillant, fougueux, courageux, il mit tous ses adversaires hors de combat...



Il reçut des mains de la princesse le prix du tournoi : une couronne d'or, qu'il donna aux pauvres... Il partit sans avoir baissé la visière de son casque disant qu'il n'était pas encore digne de montrer son visage.



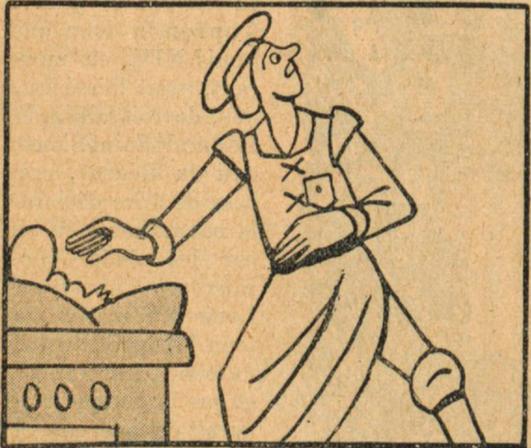
Dans la lutte, la plume rose de l'inconnu s'était brisée... La moitié gisait par terre... La princesse la fit ramasser... Au bout de quelques jours, hantée par le souvenir du chevalier au bras puissant, elle déclara qu'elle n'épouserait que celui qui pourrait présenter l'autre moitié de la plume.



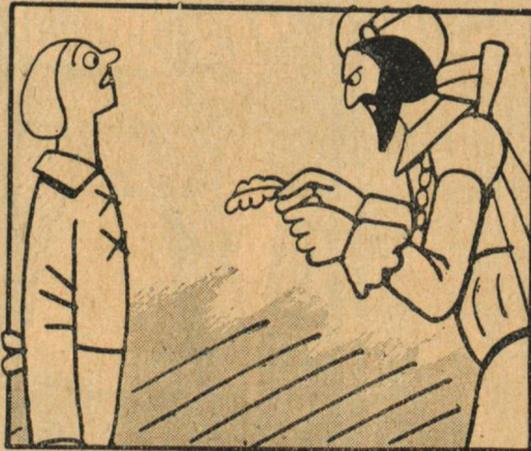
Cela fut proclamé par des hérauts dans tout le royaume, mais on ne put retrouver le chevalier... Le roi, adorant sa fille, la laissait faire... Cette déclaration désola les seigneurs qui, presque tous, auraient voulu épouser la princesse... Aucun d'eux n'était le chevalier inconnu...



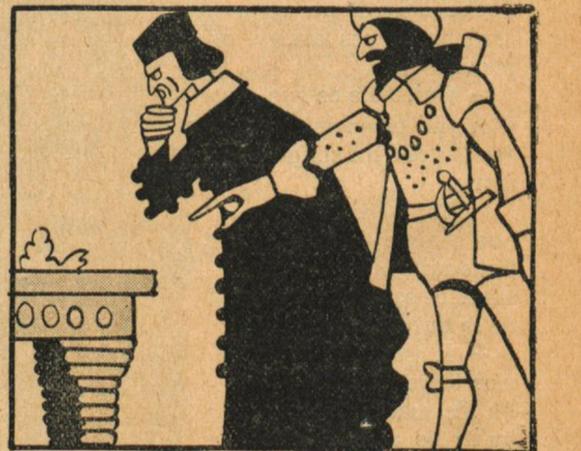
Aucune de leurs plumes ne rappelait même vaguement, celle du vainqueur... Cependant, dans un Etat voisin, vivait un chevalier, Hugues de Capeltras, qui, plus que tous, convoitait la main d'Aurore et, surtout, ses richesses...



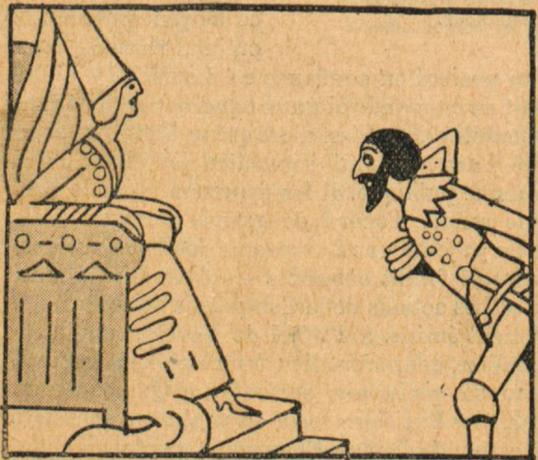
Il eut une idée... Il envoya un homme à lui, chez le père de la princesse... Cet homme se fit engager comme cuisinier... il parvint à dérober, comme lui avait dit Hugues, des brins de la plume rose que la princesse gardait sur un coussin.



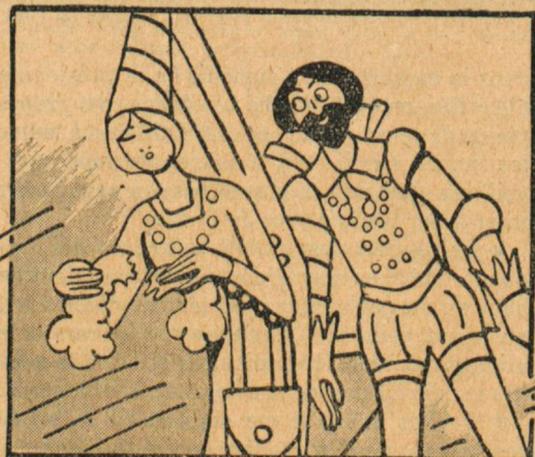
Puis, il se fit chasser... Alors il rapporta les brins à Hugues... La plume n'avait rien d'extraordinaire comme forme, comme matière... c'était sa couleur qui la rendait unique.



Hugues ordonna alors à son médecin, homme savant qui lui était très dévoué, de trouver, à tout prix, une teinture qui donnerait à une plume blanche la couleur si rare des brins rapportés par son envoyé.



Après bien des recherches le savant y parvint... Ayant teint une plume blanche, Hugues la cassa et se rendit chez la princesse... Là, il se présenta : « — Princesse, dit-il, je ne suis pas venu plus tôt, car je voulais être sûr que vous ne changeriez pas d'avis... »



« Votre constance m'a convaincu... Voici le moment de me faire connaître. C'est moi le chevalier vainqueur du tournoi... moi que vous avez juré d'épouser. Voici l'autre moitié de la plume brisée retrouvée dans sa lice... » Il tendit la plume teinte... la princesse la compara à celle qu'elle conservait...



Elle était de la même couleur... Il n'y avait pas à le nier... Aurore n'avait qu'à tenir sa promesse, quoique Hugues ne lui plût pas... Le jour des noces, au moment où le cortège partait pour l'église, un pèlerin se présenta, demandant à voir la princesse pour lui remettre une relique qu'il rapportait de Raïestine...

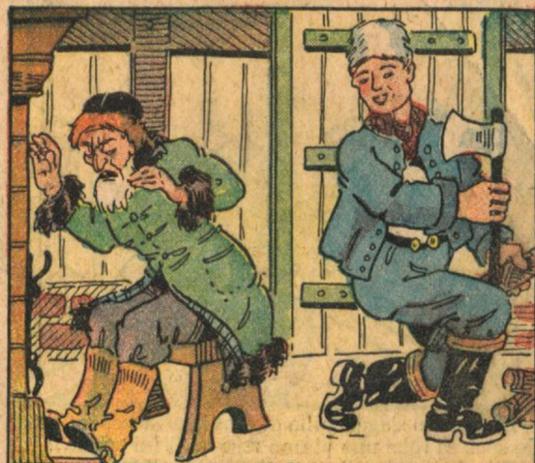
L'AVARE CORRIGÉ



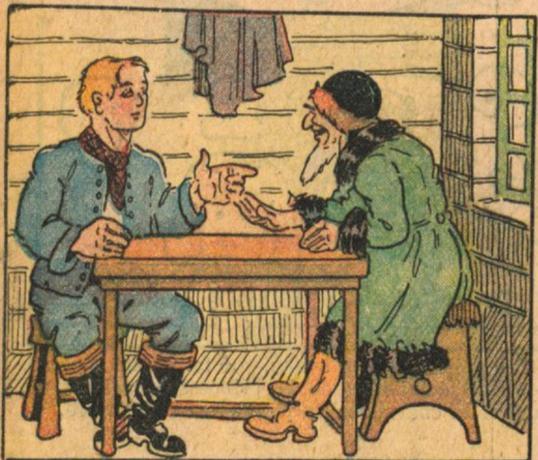
Dans un village d'un royaume du Nord, vivait le vieux Trud, connu à dix lieues à la ronde pour son incroyable avarice. Il n'avait jamais qu'un seul valet pour l'aider, bien qu'il y eût de la besogne pour deux. Aussi le choisissait-il toujours très vigoureux, tout en le payant fort mal.



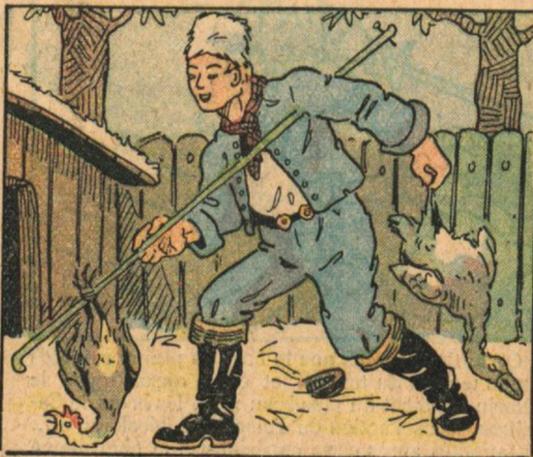
Son dernier valet ayant fui, comme tous les autres, un si mauvais maître, le vieux Trud, après de longues recherches, trouva un grand et solide paysan qui, pressé par le besoin, accepta ses gages dérisoires. L'avare fut enchanté d'un valet si robuste; mais plus on a, plus on désire, et il murmura plusieurs fois:



« — Ah! quel malheur d'être obligé de donner des gages! Ces lourdauds devraient servir pour un menu don par-ci par-là, et non pour de l'argent. » Le garçon, qui s'appelait Walerik, était assez rusé. « Bon! se dit-il. Je me charge de corriger cet avare à ma façon. Je comblerai ses vœux, et il verra ce qu'il lui en coûtera! » Et s'adressant au vieux Trud:



« — J'ai réfléchi, lui dit-il. Au lieu de vos quelques couronnes que je dissiperai à la taverne, donnez-moi, chaque semestre, ce que je pourrai emporter de votre basse-cour dans une seule main, jusque chez mes vieux parents, à l'autre bout du village. — Accordé! » s'écria Trud qui, à deux mains, ne portait qu'une oie.



Le semestre passa et Walerik entra dans la basse-cour avec une longue gaulle. Il lia par les pattes une vingtaine des plus gros animaux, les suspendit à sa gaulle et, la tenant d'une seule main, il emporta le tout. Le vieux Trud fut atterré: ce don lui coûtait plus cher que trois semestres de gages!



L'avare ne se félicitait plus de la vigueur de son valet. « — Ecoute, lui dit-il, choisis autre chose, tu m'as fait perdre une grosse somme. — Soit, dit Walerik. Je voudrais bâtir une cabane pour mes vieux jours. Donnez-moi donc, chaque semestre, ce que je pourrai couper dans votre sapinière en cinq minutes et emporter en une seule charge.



« — Accordé! » s'écria Trud à qui il fallait le double pour entamer un arbre. Au jour convenu, Walerik prit sa bonne hache et abattit en un instant une foule de jeunes sapins. Trud, consterné, espéra qu'il ne pourrait enlever tout en une charge, non seulement à cause du poids, mais aussi en raison du volume.



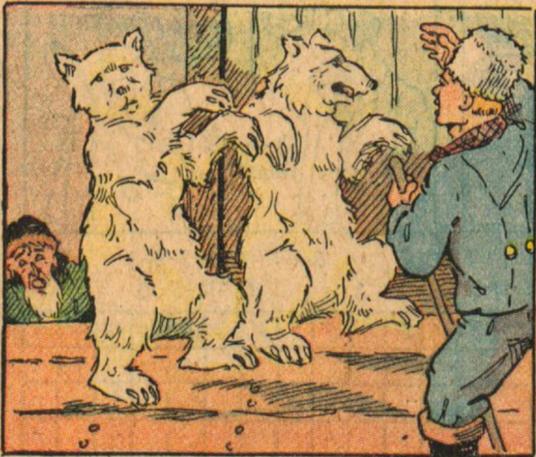
Mais le gaillard alla quérir une charrette, la remplit et la chargea sur ses colossales épaules. « — Ce garçon me ruinerait! s'écria Trud. Je t'en prie, Walerik, choisis autre chose. — Soit, dit le valet. Un de mes amis a deux pensionnaires auxquels je veux apprendre la danse du pays. Tous les semestres, ils viendront pendant une heure.



« Ils souperont à vos frais dans ma chambre. — Si ce sont des gaillards qui te ressemblent, je n'en veux point, dit l'avare. — Non, ils n'ont que deux ans et ne savent point parler. — Ce sont des enfants, pensa Trud. Ils mangeront peu. Accordé! » Walerik alla le soir même s'entendre avec un chasseur d'ours de la montagne.



Au jour dit, il profita d'une absence de l'avare pour amener ses élèves, les régala et commença à les instruire. Le vieux Trud, de retour, vit ses provisions d'un mois dévorées, tandis qu'un affreux tapage ébranlait son logis: ont eût dit des corps pesants s'élevant et retombant en cadence. Trud monta furieux...



... et recula de terreur: deux ours énormes, debout, tournaient sous la direction du terrible valet. L'avare redescendit en deux bonds et se verrouilla dans sa chambre. « — Ce Walerik m'a fait plus dépenser en renonçant à ses gages que si je l'avais largement payé. Et après tant de dommages, me voilà moi-même en danger!... »



« — Moi qui me trouvais tout d'abord si heureux de ne rien payer! » Ces réflexions lui inspirèrent la résolution de récompenser désormais généreusement les services rendus. Il offrit à Walerik de bons gages et le traita si convenablement que le vigoureux garçon n'eut plus qu'à se féliciter d'avoir si bien corrigé le vieux Trud.